

CHAPITRE 1

« Je suis désolé pour ton père. »

Son père s'était suicidé en marchant dans l'océan. Sa mère était morte d'un cancer deux mois plus tôt, peu de temps après le décès de son grand-père.

Il restait là, debout. Il devait avoir vingt ans. Orphelin. Seul.

« Merci. »

Je ne connaissais pas son nom.

Sa famille avait loué un bungalow dans la rue où je passais l'été avec mes parents, à Jersey Shore. Jean noir, tee-shirt, veste de motard, boots. Le tout surmonté d'un béret noir. Je ne fréquentais personne portant ce genre de vêtements. Il avait une Harley et une Mercury des années 1950, qu'on aurait dit tout droit sorties de La Fureur de vivre. Il restait assis sous son porche pendant des heures. Des garçons et des filles habillés comme lui passaient le voir. D'où venaient-ils ? Je ne crois pas qu'il travaillait. De temps en temps, on entendait un hot rod descendre la rue. Il se relevait d'un bond, courait jusqu'au trottoir, faisait signe au conducteur de s'arrêter, puis lui demandait s'il était partant pour aller « racler des bières ». J'avais entendu l'expression dans L'Équipée sauvage, mais jamais en vrai.

Un jour, alors que je rentrais de l'épicerie un sac dans chaque main — je n'avais pas de voiture —, j'avais entendu la Mercury

s'arrêter: « Besoin d'un coup de main ? » J'étais monté. Un vaisseau spatial. Rien à voir avec la Buick quatre portes de papa. Il avait relevé le frein à main pour embrayer, puis nous avons roulé en silence. Que dire à un étranger ?

« Elle doit rouler vite.

– Mademoiselle est plutôt rapide. »

Mademoiselle ? Encore une première pour moi. Pas d'autres commentaires.

« Merci pour le voyage.

– Pas de problème. »

Je suis sous son porche. Je lui présente mes condoléances pour son père. Je ne dis rien pour sa mère ni pour son grand-père. Ce serait maladroit. En fait, je ne pourrais pas. Que dire à quelqu'un qui a perdu toute sa famille ? Je demande : « Que vas-tu faire maintenant ? » Ce que je voulais dire, c'est : « Comment vas-tu faire maintenant que tu es tout seul ? » Que va-t-il répondre ? Cela m'aidera-t-il à me préparer pour le moment tant redouté ?

« Je crois que je vais retourner au Texas. »

Au Texas ? C'est bien cela. Il retourne au Texas.

Je prends congé. Ma grand-mère m'a préparé à manger.

Je n'ai jamais oublié l'image de ce garçon au volant de sa Harley, le pied sur la pédale, disparaissant à jamais sur la route. Pour lui, ce n'était pas une route. C'était une voie ouverte que lui imposaient les circonstances. Il était libre. A-t-il profité de cette liberté ? A-t-il fini par plier sous le poids des souvenirs altérés ? Je ne l'ai jamais su.

Je sais aujourd'hui pourquoi je me souviens de lui. J'aurais voulu être lui. QUOI ? ! Pas de grand-mère, pas de grand-père, pas de parents. Je voulais être libre. Prendre la route, ne penser qu'à moi, pas à toute la tribu. Sans ces fardeaux, sans aucun tourment.

Pour mes cinquante ans, je me suis offert une Harley. Pour la blague. Je suis un homme de cirque. Un clown. Cinquante ans ?

Pauvre vieux, tu croyais peut-être que tu pourrais prendre la route à cinquante ans ? Il était trop tard. Il était déjà trop tard quand tu portais des couches-culottes.

CHAPITRE 2

« Monsieur R. est mort. Crise cardiaque, à soixante-sept ans. Je me suis occupé de lui pendant des années.

– Le pauvre. Il n’a pas eu une vie facile. Mais tu l’as aidé. Tu lui as permis d’aller mieux. Je suis fier de toi. »

Mon fils aîné essaie toujours de me remonter le moral.

Et ça marche. J’aime les compliments. Je vais même les chercher. Suis-je fier pour autant ? J’ai changé de numéro de téléphone pour des raisons personnelles. C’était le seul moyen pour Monsieur R. de me contacter. Quand il avait appelé sur mon ancien téléphone, je lui avais dit que je reviendrais le voir. Les mois ont passé. Aujourd’hui, son frère m’apprend sa mort et me remercie pour tout ce que j’ai fait pendant ces années.

Ai-je raté quelque chose ? Nous n’avions plus que des contacts téléphoniques. J’ai abandonné mon activité de psychiatre il y a dix ans. Il était le seul à qui je parlais ou prescrivais encore des médicaments. J’ai dit « abandonné » ? Arrêter, cesser, mettre un terme. Qui ai-je abandonné ? Je suis l’exemple même de ceux pour qui « il n’est de plus grand bien que de rendre service aux autres ».

À présent, la culpabilité. Elle n’arrive pas à pas de loup. C’est un rouleau compresseur rouillé qui écrase tout sur son passage. Moi.

« Le docteur a appelé. Il dit que la prochaine crise cardiaque de ton père sera la dernière. »

Merci maman. C'est bon, je ne suis pas idiot. J'ai douze ans. J'en avais huit lors de sa première crise. J'ai passé les treize années qui ont suivi à attendre sa mort. Lorsqu'elle est arrivée, ce fut un soulagement. Je n'aurais plus à supporter cette menace. La mort avait eu lieu. C'était terminé. Bien sûr, ça n'est jamais terminé.

Et Monsieur R. ? Quand son frère m'a appris sa mort, je savais déjà ce qu'il allait me dire. Je l'attendais. Une responsabilité de moins à endosser. Pourquoi endosser ? Je me cherche toujours des responsabilités. Je charge mon fardeau mais je tolère l'hypocrisie qui consiste à me plaindre de mon sort.

Suis-je en quête de rédemption ? J'en parle en permanence. Même lorsque j'étais en couple, je disais : « Dans tes yeux, je vois la rédemption. » C'était plutôt le reflet de ma haine de moi. J'avais tort. Il n'y a pas de rédemption. Seulement de la diversion et de la distraction.

Nos blessures nous suivent toute notre vie. Nous agissons dans le but unique de nous détourner des ténèbres obsédantes. Nous cherchons le succès, l'art, le sexe, la politique, qu'importe. Tout doit nous distraire.

Ne m'en veuillez pas d'être si déprimant. C'est, pour ainsi dire, mon domaine. Celui du travail que j'ai « abandonné ». Je créais des environnements thérapeutiques dans le cadre de soins de santé pour lesquels il n'existe pas de solution, que des résolutions, comme les services d'oncologie, les centres de soins longue durée et les hôpitaux.

Le but était d'aider les patients, les membres du personnel et les familles, à gérer l'inévitable, à s'occuper les uns des autres pour atténuer l'angoisse dans cette misère humaine. Priez pour que votre mort survienne quand vous vous y attendrez le moins. Tout est plus compliqué lorsque l'on sait que la fin est proche. À l'époque

où je croyais encore aux pouvoirs de la thérapie, je m'efforçais de donner à ceux qui servaient, observaient et supportaient, la sensation que ce processus avait un sens.

C'est une question d'amour propre. Difficile à préserver à ce stade.

Ce n'est toutefois pas ce qui me rend pessimiste. J'ai des raisons terre à terre, banales, superficielles.

Il y a peu, j'ai mis un terme à mon mariage avec une femme beaucoup plus jeune que moi. Je l'ai abandonnée elle aussi. En quoi est-ce superficiel ?

Comment vivre sérieusement avec quelqu'un qui ne partage pas mon point de vue, élaboré pendant mes années de combats dans les tranchées dans le but d'essayer de m'en sortir ? Que peut-elle connaître des horreurs quotidiennes de l'existence ?

« Tout le monde a ses problèmes. » C'est ce qu'elle me répondait lorsque j'évoquais mes infortunes. Elle avait peut-être raison. Qu'y a-t-il de si important après tout ? Pourquoi tous ces efforts pour éviter l'inévitable ? La mort. C'est de cela dont il est question. Lutter contre la fin du monde avec un bonbon.

De quoi étais-je heureux ? J'aimais voler sa jeunesse, baigner dans sa culture. Dans quel but ? Calmer la voix qui me criait à l'oreille que j'allais mourir un jour. Peut-être bientôt. J'ai peur de mourir. J'ignore comment passer de l'animé à l'inanimé. La différence entre un être humain et une roche dépend de l'organisation des atomes et des molécules. J'aime être rationnel. Je ne veux pas être irrationnel. Hardy disait : « Je ne me suis jamais soucié de la vie. » Je m'en moque. Rien ne m'excite vraiment puisque je sais que la vie a une fin. Mais j'ai peur de la perdre. Je suis si terrifié que je fais tout pour éviter d'y penser. J'éprouve toujours une sensation de soulagement aux enterrements de mes proches ou de mes amis. Ce n'est pas moi dans le cercueil. Ce n'est pas encore mon tour.

Pire, je n'arrive pas à accepter l'idée que mon tour viendra un jour. Je suis un pur produit de la culture judéo-chrétienne. Lazare jusqu'au bout. Pas de vision zen du monde.

Je suis passé assez tôt du temps infini de l'enfance, quand je croyais que je vivrais toujours, au temps fini de l'âge adulte. Comme je l'ai dit, j'avais huit ans lorsque la conscience que mon père pouvait, non, allait mourir, a refermé la porte du temps infini. Je suis devenu un enfant sérieux.

Être marié à une femme bien plus jeune m'écartait de mon triste destin. Lorsque je me levais le matin, au lieu d'affronter la douleur universelle, je regardais ma princesse endormie. Elle m'inspirait. Inspiré — autre terme pour « se faire croire que l'on est immortel ».

Les non-initiés pensent que ce n'est qu'une histoire de cul. Je sais que c'est autre chose. Il n'y a pas que les jeunes qui fassent bien l'amour. L'impression fugace d'avoir été sauvé de son destin. Racheté. Voilà pour moi l'image ultime de l'idéal.

J'ai fait un rêve cette nuit. C'est un rêve récurrent. Les circonstances changent mais le thème reste le même : la quête infinie de l'innocence.

Je roule à vélo sur une route de campagne. Je peine à tenir la direction car la roue avant est désaxée. Je me repose contre une barrière en bois sur laquelle une fille est assise. C'est une adolescente aux cheveux roux clair, en robe unie. Elle est presque jolie. Je lui explique mon problème. Elle propose de m'aider. Je pose mes mains sur ses hanches et la couche au sol comme je l'aurais fait étant jeune. Elle porte une bague de fiançailles avec un tout petit diamant. Dans mon rêve, je suppose qu'elle vient d'une famille très modeste mais qu'elle est heureuse et amoureuse. Qu'elle aime sincèrement et qu'elle est fiancée. Je suis ému à cette idée.

Elle joue avec la roue, se relève puis dit : « Ça y est, elle est fixée, tu peux rentrer chez toi maintenant. »

Où est-ce, chez moi ? Que crois-je trouver là-bas ? Lorsque j'ai rencontré ma femme, j'ai cru que tout allait s'arranger. Je dis qu'il n'y a pas de rédemption, mais j'ai besoin de la chercher. La rédemption, l'innocence et le secours. Je pars en quête, même si je sais que je serai déçu. Ma lucidité ne me décourage pas. Je recherche peut-être même la déception. C'est sans doute le prix à payer pour tenter de masquer la douleur universelle. La quête, la déception, l'humour, le sexe et la façade désinvolte indiquent la profondeur des troubles émotionnels que nous refusons d'affronter.

Mais si la petite chose jeune et douce cesse de nourrir ce besoin pour se comporter de façon détestable, blessante et cruelle, il n'y a pas d'autre choix que de mettre un terme à la relation. C'est alors que la panique s'installe. Tout ce que vous avez tenté d'éviter à travers le bonheur conjugal revient se venger avec rage : vous devenez vieux. C'était votre dernière chance. Vous n'en n'aurez pas d'autre. Vous allez mourir, seul. Le mariage devient un nouveau symbole de la finitude de l'univers et de tout ce qu'il contient. Les circonstances me refusent la possibilité de continuer dans cette voie stupide. Que puis-je faire alors ?

Sans m'encombrer des faits, je pars à la recherche d'une nouvelle petite chose jeune et douce. Ma quête se poursuit. Une idée vient troubler mon esprit : je cherche à être déçu. C'est tout ce que je mérite. Je continue pourtant. Pourquoi ? Parce que j'en ai besoin. Je laisse les démons au port. Je suis prêt à faire la même erreur, après avoir répété à l'infini que l'on ne m'y prendrait plus.

Je suis assis au bord d'une piscine, sur le toit d'un hôtel branché de Rio. J'ai fait le voyage pour rencontrer mes avocats dans le cadre du divorce. Ma femme est brésilienne. Je suis dans la plus belle ville du monde. C'est toujours un bonheur pour moi d'y séjourner. Ma belle-fille vient de Rio. La voir avec mon fils m'a rendu plus sensible lorsque j'ai rencontré ma femme. Par leur caractère et leur sens de l'humour, les Brésiliennes sont de bonne

compagnie. J'aurais aimé que ce voyage m'apporte autant de joie que mes autres séjours en ce lieu magique.

Un mannequin est en pleine séance photo. Elle a de longs cheveux noirs et les traits fins. Elle rend plus que justice au maillot de bain qu'elle porte. Elle rit et plaisante devant l'appareil, puis continue à rire en discutant avec la styliste. Le photographe sourit. Il a un look d'artiste, avec un bouc et une queue de cheval. L'énergie du modèle est communicative. Elle est jeune.

Nos regards se croisent un instant. Je me retourne. Même si mes amis disent le contraire, je suis timide avec les femmes. Ils me voient différemment, mais je suis réservé, peu sûr de moi. Je ne pense pas que les femmes puissent me trouver beau ou me remarquer. Parfois, quand je prends plaisir à une conversation, je me vois comme un homme charmant, plein d'esprit, maître de ses émotions. À d'autres moments, je me sens nul et maladroit.

Je la regarde à mon tour. Elle me fixe des yeux — en souriant. Je me retourne de nouveau. J'ai l'impression d'être à l'école primaire, que quelqu'un a dit à Gina Farina qu'elle me plaisait.

Je me convaincs que ce n'est que mon imagination. Je reprends mon livre. Ce n'est pas exactement un livre, mais les pages reprographiées d'une revue d'art parue dans les années soixante à East Village, Fuck You Press. Je lis un passage présentant le « Peace Eye Fuck Service » : « Nous irons peloter un objet de votre choix (seulement les mammifères vivants, s'il vous plaît) et nous fournirons un rapport de dix pages. Nous baiserons n'importe qui. » Je trouve cela très drôle. Je me mets à rire aux éclats. Un rire en appelant un autre, des larmes coulent bientôt sur mes joues. Les images de ce que je viens de lire tournent dans ma tête. Mes tentatives pour cesser me font pleurer encore plus.

Une ombre se dessine sur ce que je suis en train de lire. Je relève la tête le regard embué. Elle est là, debout. Je m'essuie les yeux.

« Tu ris ou tu pleures ? »

– Je pleurais parce que je me disais que je ne vous connaîtrais jamais.

– Mon Dieu, non, on ne se connaît pas.» Elle rit.

Elle me plaît vraiment.

«Tu es bel homme.»

Je suis surpris. Dois-je lui dire qu'elle est une belle femme ?

Banal, sans imagination, d'une conformité à chier.

«Vous avez un sourire magnifique.» Une valeur sûre.

«Ça veut dire que tu veux qu'on sorte ensemble ?»

Jésus m'aime toujours.

«Nous pourrions commencer par un dîner ?

– Je serai dans le hall à 21 h.

– Moi aussi.»

Elle rit de nouveau. Ses grands yeux brillent.

Réfléchis un peu. Tu es venu ici à cause de ton divorce douloureux. Tu es triste, tu as le cœur brisé, tu es déprimé. Où cela va-t-il te mener ? De quoi parles-tu ? Tu n'as pas vu ce qui venait de se passer ? La cavalerie est dans la montagne. Les sauveteurs fendent la vague. Les médecins sont en route. J'aime cette fille ! Je ne connais pas son nom. Un air de Dernier Tango à Paris. Dois-je lui annoncer devant une feijoada que je ne veux pas connaître son nom ? Elle va me prendre pour un fou. La perspective de cette relation est tellement séduisante en cet instant.

La rédemption, nous y revoilà. Je suis en plein dedans. Tu ne dois pas avoir l'air d'être dans le besoin, sinon tu vas tout faire foirer. Reste calme. Tu es sorti presque indemne de la première étape. Presque satisfait. Raconte-lui des histoires. Tu en connais plein. Certes, le son de ta voix les rend fades quand tu les récites pour la énième fois, mais ça marche.

Reviens sur terre. Cela n'arrive que dans les films. C'est comme ça que tu as rencontré ta femme. Une belle fille drague un mec plus vieux.

Je me concentre sur le mauvais point. Qu'importent ses raisons. Ce qui compte, c'est la façon dont je réagis. C'est peut-être une question d'âge. Tout cela n'est que cynisme. Cette rencontre à la piscine me permet de prendre conscience que mes histoires d'amour sont interchangeables, comme des doublures. Il y a une heure, je portais le deuil. À présent, je deviens fou en pensant à cette fille avec qui je n'ai échangé que quelques phrases. Que se passe-t-il lorsque deux cœurs battent en un seul ? Il n'y a qu'une seule personne faite pour moi dans ce monde. N'est-ce pas ainsi que les films des années quarante et cinquante vous lavaient le cerveau, à l'époque où les couples ne pouvaient pas se permettre de divorcer ? Nous sommes au ^{xxi}^e siècle, les divorces ne coûtent pas cher. Vous trouverez toujours quelqu'un pour combler le vide. Ainsi va la vie.

Fort de cette rationalisation, je me prépare à convertir mon dîner avec une inconnue en une relation sérieuse et engagée. L'ai-je déjà fait ? Oui, mais sans réfléchir au pourquoi du comment. Pourquoi alors y penser maintenant ? Parce que je suis plus vieux, qu'il devient difficile de nier l'évidence. Que suis-je en train de ruminer ? Au fond, je me mens à moi-même pour mieux laisser les démons au port. Non, la douleur ne disparaîtra pas en un effort de rationalisation. Mais je peux toujours essayer. Laissez-moi continuer.

Mes amis seront choqués. Oh, comme cette idée m'enchanté. Une nouvelle raison de nous embrouiller. Je passe ma vie à chercher des choses à faire, non que j'en aie particulièrement envie, mais je peux ensuite en parler.

Je la ramènerai à New York. J'organiserai un grand dîner pour la présenter. Elle fera un nouveau sujet de conversation. Pour l'instant, les discussions ressemblent à cela :

« C'est tellement dommage pour Jonathan.

– Mais elle était beaucoup plus jeune que lui.

– Tu sais ce qu'on dit, il n'y a pas pire imbécile qu'un vieil imbécile...

– Ça, c'est bien vrai... »

Je vais me pointer avec une nouvelle version, encore plus jeune. Je ferai des blagues de mauvais goût sur le fait de l'avoir échangée contre un modèle plus récent. Ils me diront d'aller me faire voir. Qui sont ces « ils » ? Pourquoi toujours partir en guerre contre des ennemis imaginaires ? Il y a quelques années, un dentiste m'avait dit lors d'un réveillon du Nouvel An : « J'aimerais tuer tout le monde, mais j'ai peur de ne pas avoir le temps de recharger. »

Comme lorsque j'ai rencontré des types de la CIA. J'aurais pu m'enfuir, mais je ne l'ai pas fait. C'était trop attirant. Dois-je lui en parler ce soir ? Non, je passerais pour un fou. Calme-toi. Prends ton temps. Parle-lui de ta passion pour l'écriture. Donne-lui un DVD du film que tu as écrit. Ça avait marché avec ta femme. Ce n'est pas une bonne idée.

Le sexe et l'humour m'ont-ils toujours aidé à porter le poids de mon existence ? Le rire voile facilement la douleur. Le plus difficile, c'est de continuer à se marrer et à baiser.

Le romantique selon moi : celui qui croit pouvoir atteindre la rédemption.

De quoi suis-je coupable ? D'un trouble de la personnalité ? D'avoir tué mon père. D'avoir abandonné ma mère. Je n'ai rien fait de tout cela, mais Super Ego dit le contraire. C'est lui le patron. Le grand Kahuna. Il a sans doute raison. Je me suis présenté devant lui, ou elle. C'est peut-être une femme, une femme en colère. C'est un dieu intérieur. Je me suis avancé devant ce dieu pour demander sa clémence. Implorer la pitié, le soulagement, la rédemption même. Me l'a-t-on refusée ? Mes appels ont-ils été entendus ? Suis-je tiré d'affaire ? Pourquoi ne pas me l'accorder, en souvenir du bon vieux temps ? Non, je sais bien.

Si les chiens pouvaient parler, ils ne sauraient pas quoi dire. C'est peut-être cela le problème. Je ne sais pas demander ce que je veux. Je ne sais rien. Il faudrait que je sois muet. J'ai toujours

plaisanté. Il n'est pas de meilleur moyen de communication que le grognement. J'ai peut-être compris quelque chose.

Il n'y a plus de suppliques aujourd'hui. Plus de mots. Je ne crois pas à ce qui remonte à la surface. Quelle est la vérité d'un souvenir ou de l'émotion attachée à ce souvenir ? Ne les voit-on pas à travers le filtre du temps ? Lorsque l'on exerce un métier de parole, mieux vaut ne pas conclure que le langage n'a pas de réalité, qu'il n'est qu'une forme de l'expérience humaine. Que reste-t-il s'il ne reflète aucune vérité objective ? La vérité subjective n'est pas la vérité. Elle n'est qu'un amas d'émotions et d'attitudes formant une personnalité. Et puisque nous y sommes, qu'est-ce que la vérité objective ?

Il existe chez les êtres humains une forme d'arrogance née de l'ignorance. Nous partons du principe que nous sommes au centre de l'univers, parce que nous croyons que le langage nous permet de décrire et de comprendre ce qui nous entoure. C'est une idée fausse. Le langage ne permet pas d'atteindre l'essence des choses, ni les concepts. Il n'est qu'un moyen de communiquer des idées nées de lui-même. Nous considérons que toute « réalité » est distincte du langage. Ce n'est pas un postulat défendable puisque le langage structure la réalité. Il n'est de pensée sans langage. Cela étant, qu'est-ce que la « vérité » derrière le souvenir ou l'image qui revient en mémoire, pierre angulaire de la thérapie ? A-t-elle une importance ? Non. Comme tout le reste, elle n'est qu'un système nous permettant de mettre de l'ordre dans un monde désorganisé. L'impossibilité d'atteindre l'essence des choses est la racine même de l'existence. L'idée fausse fait partie intégrante de la vie. Qu'importe que l'on ne puisse percevoir la réalité ultime d'une chose. C'est sans intérêt. Nous devons jouer avec les cartes dont nous disposons, ne pas chercher à en posséder d'autres. En quoi la validité d'un souvenir importe-t-elle alors ? En rien. De même, les principes philosophiques « ne comptent pas ». Nous avons tous une foi aveugle en ce que nous estimons

important. Nous agissons dans les limites de ce cadre. Que nous ayons raison ou non.

Pourtant, je me demande souvent à quoi ressemble l'univers pour une vache dans un champ.

Voilà pourquoi, fils des ténèbres, j'ai abandonné mon métier de psychiatre. J'ai perdu la foi. Je croyais que cela avait un sens de faire discuter deux personnes pour que l'une y voie plus clair. Cela supposait que l'autre personne, l'omnisciente, avait fait l'expérience de la béatitude, vu le visage de Dieu.

Voyez à quel point je me suis éloigné du rivage. Pas de sauveur en vue.